

L'abécédaire
de l'amour

Guy Merlin Nana Tadoun

**L'abécédaire
de l'amour**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

- 2002** : Poésie du poème (sonnets essentiels), Agbetsi, Lomé.
2005 : Horizontales (Recueil en français et en espagnol), préfaces de José Luis Solano Gádea et A. Marie Ntsobè, Editions de la Ronde, Yaoundé.
2014 : Equinoccio (poésie), Alicante, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes.
2014 : Mar de ébano (poésie) Alicante, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes.
2014 : Rumbo a Melilla (récit), Alicante, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes.
2015 : Géométrie du ressac (poésie), Saint-Denis, Edilivre.
2015 : En remontant l'horizon (poésie), Saint-Denis, Edilivre.
2021 : Vendredi noir à éséka, Éditions du Net.

En collaboration

- 2002** : La bande fumante : poèmes de la Ronde des poètes, Editions de La Ronde, Yaoundé.
2006 : Pétalos de pasión (Anthologie), Centro de Estudios Poéticos, Madrid.
2006 : Laberinto de sentimientos (Anthologie), Centro de Estudios Poéticos, Madrid.
2006 : A la vera de la cruz (Anthologie), Cofradía de La Vera Cruz, Salamanca.
2007 : Anthologie des poètes du monde sur la paix, Ifrikiya, Yaoundé.
2007 : Equinoccio (Anthologie de poésie hispano-camerounaise), Puentepalo, Colección Palastro, Las Palmas de Gran Canaria
2008 : El carro de los dioses (anthologie de prose hispano-camerounaise), Editorial Puentepalo, Colección Palastro, Las Palmas de Gran Canaria.
2012 : « Larga carta a Antonio Colinas », in El bosque impenetrable (Leganés a Antonio Colinas), Ayuntamiento de Leganés, pp. 61-63.
2013 : Poetas contra la droga (Invitación al hombre), Anthologie, Salamanca, Editorial Edifsa.
2016 : « África paradisiaca » (poesía), in Caja de Resonancia (Revista de Poesía Crítica), N° 2.
2016 : « Qu'es-tu devenue Centrafrique ? », in Bégonnd Bodoli BETINA : Centrafrique debout (anthologie), Cultures croisées, La fertè Alais.
2021 : Antología de voces camerunesas de expresión española : entre oralidad y lirismo de Narcisse Fomekong (Compileur), SIAL/ Casa de África. Prix International de Littératures Africaines « Justo Bolekia Boleká 2020 ».

Préface

L'abécédaire de l'amour convie son lecteur à l'apprentissage de l'« amour spirituel » Aussi bien le code de numérotation des chapitres (pas de chiffres ni arabes ni romains mais des lettres majuscules de l'alphabet français) que les initiales de leurs titres respectifs (lettres d'A à P), rappellent constamment qu'on se trouve dans un abécédaire, l'abécédaire de l'amour, qu'il (faut) épuiser et réinventer chaque jour, pour vivre heureux, du moment que l'amour (est) un roman, un abécédaire dont il (faut) savamment et courageusement égrener les lettres. Mais la fin du livre au chapitre P, soit la seizième lettre seulement de l'alphabet français qui en compte vingt-six, peut inciter à se demander s'il s'agit bien d'une option délibérée de l'auteur de fixer là la borne de l'« amour spirituel » ou d'une panne d'inspiration l'empêchant d'aller jusqu'au bout de l'alphabet repère voire repaire qu'il s'est choisi.

Le livre fait découvrir au lecteur une émigration clandestine pour ainsi dire miraculeuse, dans laquelle Hélène l'héroïne, seule dans un contingent de plusieurs chercheurs d'eldorado, se retrouve à Salamanca en Espagne sans égratignure, sans

n'avoir subi ni viol ni vol, ni aucune brutalité ni détérioration de sa santé, alors qu'elle est bel et bien passée par le Nigéria, a bel et bien traversé le désert, séjourné au Maroc, traversé la mer, été quelque temps à la merci d'un proxénète. C'est qu'elle a bénéficié de protections aussi mystérieuses ou surprenantes les unes que les autres : le blindage par neuf notables, les rassurantes paroles de conjuration-bénédiction et les prédictions optimistes du *ngaka* (sorcier) au village Bangoulap avant son départ du Cameroun ; l'apitoiement inattendu d'une officière supérieure des forces de sécurité marocaines gagnée lors de l'interrogatoire par son polyglottisme et le pathos de son histoire sentimentale ; les facilités offertes par Samuel le proxénète, son ancien partenaire d'internet qui, sur simple coup de fil de l'officière (dont on peut s'interroger sur la nature réelle de leurs relations), accepte de faire le déplacement au Maroc pour garantir, grâce à un demi-mensonge, la prise en charge en Espagne de cette « amie (...) rencontrée lors de ses nombreux voyages d'affaires au Nigéria » (et dont) « il avait perdu le contact au moment où il s'apprêtait à lui envoyer une lettre d'invitation pour un voyage à Paris » ; l'apparition dans la rue, à Paris, comme envoyée par Dieu, d'une samaritaine jeune Sénégalaise qui l'arrache aux griffes de Samuel dont elle venait quelques minutes auparavant de découvrir le vrai visage alors qu'il l'avait (heureusement) laissée seule pour quelques heures dans la chambre d'hôtel où il était descendu avec elle le jour même.

La linéarité prépondérante du récit est comme violée par l'analepse de l'entier chapitre K consacré au retour, alors qu'elle se trouve déjà à Salamanca avec Fidèle son fiancé, sur la borne fontaine de leur première rencontre un soir à Loum, au Cameroun. L'analepse occupe aussi une petite portion du chapitre L, pour rappeler les circonstances de leur mariage civil à la mairie de Yaoundé, juste avant que Fidèle ne quitte le Cameroun. De même, leurs réflexions sur la polygamie à Salamanca au chapitre M opèrent un bref retour sur celles surgies autrefois au Cameroun, à l'occasion du même mariage civil. Le contenu de ces réflexions se résume, surtout s'agissant d'Hélène, en une condamnation sans appel de la polygamie « officielle » ou « officieuse ». *La polygamie n'était pas une potion (qu'elle) souhaitait boire, mais une nuit noire où brillaient peu les lucioles de l'amour.*

Esprits tourmentés par des scrupules religieux, Hélène et Fidèle, séparément et/ou ensemble, se réfugient sans pour autant apaiser leurs troubles, dans l'effort d'établissement d'une compatibilité relative entre tradition et foi chrétienne, dans la résistance à consommer pleinement l'acte sexuel avant le mariage religieux, en prenant « le temps de prier, écartelés entre les feux du désir et la silencieuse raison de la foi », en « faisant l'amour sans le faire selon leur jargon sentimental », c'est-à-dire en fait en se masturbant souvent ensemble jusqu'à l'orgasme, comme si la pénétration seule constituait faute, tout en se demandant ce qu'ils avaient fait

« du temple de leur corps », s'« ils s'étaient livrés à la débauche », si « ce qu'on a fait jusqu'ici est péché », comme s'ils avaient évacué complètement le fameux « l'intention vaut le fait ». Et cela, quand on lit entre les lignes, depuis leur première rencontre à Loum jusqu'au jour où, à Salamanca, après le mariage à l'église, ils sortirent extasiés de « la première fois (qu'ils) n'avaient pas fait l'amour autrement, comme à l'accoutumée », la fois où enfin, à l'âge de trente ans, Hélène perdit son hymen (d'où la « fine lumière couleur rouge sang » dégoulinant « sous les draps de mousseline mouillés »), et put s'écrier : « femme, je le suis ».

Des scrupules religieux envahissent également le syncrétisme tranquille du *ngaka* et des notables, clairement exprimé dans la finale des paroles du rituel de conjuration-bénédictio ainsi que dans les paroles d'au revoir adressées le lendemain à Hélène par le *ngaka* :

Tu vaincras les mers et les monts, le désert et les forêts sauvages. Pars maintenant, fille du grass-field, pars tranquillement. Le Seigneur fera que te guide le père du père des pères de tes pères sur les épineux sentiers de la vie. Va, ne crains rien...

N'oublie pas que tu peux aller voir le prêtre pour qu'il te bénisse. Prie et prends courage (...). Ne cesse pas de prier.

Apprendre à jouer les nouvelles percussions n'est pas un problème, mais oublier complètement le langage du tam-tam est pire aliénation.

Et Hélène de se demander dans *quelle mesure foi et tradition pouvaient faire route et surtout si le rituel dont elle venait d'être l'objet avait (...) quelque chose de satanique.*

Sans doute trouve-t-on dans ce qui précède et singulièrement dans l'expression de la crainte de Dieu qu'il recèle (*ils avaient essayé de régler leur romance à l'horloge du Sauveur*), une dimension du fameux *amour spirituel* du sous-titre. Une autre dimension réside dans la conviction confiante que Dieu opère dans tout ce qui advient de positif dans leur relation amoureuse.

Pour Fidèle, la protection d'Hélène *contre les pièges de la vie, les harcèlements à la faculté, le matérialisme juvénile, le syndrome des notes sexuellement transmissibles, les droits de cuissage ; la naturelle beauté inviolée d'Hélène, un miracle de Dieu, ses sourcils délicatement tracés par la suprême main de Dieu.* Pour Hélène, *Dieu l'avait beaucoup aimée en mettant sur son chemin un homme qui avait su résister aux instincts grégaires ; Dieu existe aussi pour les pauvres orphelines comme elle.*

Scrupules et foi positive ne constituent pourtant pas une digue suffisamment solide pour arrêter le déferlement d'une sensualité lascive qui, comme pour illustrer le roman à l'eau de rose que Fidèle lirait beaucoup selon Hélène qui elle-même rêve que sa vie en soit un (elle semble ignorer la péjoration attachée à cette variété de roman), se déploie en présence multiple du terme rose, substantif ou

adjectif (roman à l'eau de rose, toile rose, comme si de ces fontaines ne coulaient que des roses, fontaine rose, mémoire rose, coquille rose de tous leurs fantômes, la colline rose aux poussières célestes, les roses et les épines de l'amour, deux pots de roses, la robe rose décolletée, deux roses camées, eau de rose) ; en lexique et expressions plus ou moins libidineux mon amour, ma fleur, ma fleur équatoriale, mon cœur, chéri, ma chatte, « corazón », ma belle, geste lascif, pistolet de chair désossée, les doux délices de ton cœur si pur, ton pouls battre contre mon pouls, emmener lentement vers les cimes, corps à corps et lèvres à lèvres, exil au bout de ses lèvres sensuelles, désir intense à jamais renouvelé, le ciel à portée de rein, ; en conversations sensuelles et débridées dans les instants d'extase sexuel.

L'abécédaire de l'amour, à travers ses deux pré-nommés Fidèle aux noms relevant par leur consonance d'une même aire ethnique (Ndong et Nna), donne à voir deux fidélités aux antipodes l'une de l'autre au chapitre du retour au pays natal. D'un côté Fidèle Ndong, trempé jusqu'à la moelle des os dans « la prostitution masculine » avec les Espagnoles du troisième âge dont il peut se donner à deux à la fois, est mordicus fidélité à sa théorie selon laquelle, « rentrer au Cameroun c'est se suicider ». Il y avait pourtant abandonné femme et enfants. De l'autre côté Fidèle Nna, celui d'Hélène à qui il est resté fidèle en amour, est également fidèle sans partage à « l'appel (...) pressant de sa terre ombilicale ». À

distance spatiale et temporelle il prépare la réponse à cet appel : un immeuble déjà acheté au quartier chic Bastos, à Yaoundé (mystère sur la source des fonds nécessaires, aucune activité lucrative mentionnée à son compte, seule ressource financière connue, « la bourse de l'Agence Espagnole de Coopération Internationale ») ; retour envisagé pour peu de temps après la soutenance de sa thèse et, le moment venu, rejet « comme un fou » de plusieurs offres d'emploi en Europe ; claire conscience de vouloir rentrer dans un « pays divisé, en proie à » divers démons ; mais espoir ferme qu'une fois au Cameroun, « leur comportement ferait d'eux des modèles sociaux » et leur union Beti/Bamiléké, « comme d'autres mariages intertribaux », serait « une chance pour la nouvelle unité et la réconciliation nationale ».

L'actualité récente et présente des démons du Cameroun, évoqués dans une discussion avec un autre Camerounais et une Sénégalaise, à la veille ou presque du retour de Fidèle et Hélène au bercail, de Boko Haram au Corona virus en passant par plein d'autres fléaux courants, actualise le temps de l'histoire, de l'aventure des protagonistes, le rapproche des toutes dernières années et des tout derniers mois au Cameroun. Le voyage retour du couple ne peut de ce fait se situer que soit juste avant la fermeture des frontières aériennes pour cause de Covid 19, soit à leur réouverture après le grand confinement international première phase.

Dans l'un comme dans l'autre cas, le couple plein de bonnes intentions ne vient logiquement que de refouler le sol de la mère-patrie. L'auteur de *L'abécédaire de l'amour* le suivra-t-il à la trace, pour, dans un autre récit, narrer comment il a illustré (ou comment il est en pleine illustration) ou non des éléments de son credo : *On peut être heureux partout ? Percer au pays sans avoir à vendre son âme au diable ?*

Pr Gabriel Kuitche Fonkou
(09-08-2020)

A. Au Cybercafé *Nulle Part ailleurs*

Une pluie fine caresse la crête des cases nues rougies par la poussière mûre des saisons. Venant du Carrefour Mvan, entre l'entrée du Collège Gasolent et le Lycée d'Ekounou, se trouve, comme sur plusieurs artères de la capitale, un espace très fréquenté des yaoundéens : c'est le Cybercafé nommé *Nulle Part Ailleurs*.

Depuis l'avènement des nouvelles technologies au Cameroun, Internet est devenu une sorte de toile couvre-déboires comparable à une fontaine à même de procurer aux jeunes filles en mal d'amour ou à celles enivrées d'Europe l'eau-de-vie de l'espoir. C'est sur cette toile rose et virtuelle que s'accomplissent en douce les idylles des temps modernes, comme si de toutes ces fontaines ne coulaient que des roses, de toutes ces lettres anciennes aujourd'hui transmues en mails, *webcam*, *sms*, *chat* et *facebook*, etc. Pour la plupart de ces jeunes Camerounaises, tout n'était pas vert dans ce pays de paix où l'on pouvait encore marcher une banane à la main, un « Messenger » à l'aisselle.